

"Mémoires de Venise", de Casanova (choix de textes) : le séducteur éternel

Loin de se réduire à un simple catalogue de ses conquêtes, les "Mémoires" de Giacomo Casanova, né en 1725 à Venise, participent du grand style des Lumières. Les extraits recueillis ici retracent les temps d'insouciance et de dévergondage de sa jeunesse, jusqu'à son emprisonnement dans les geôles de la Cité des Doges.

Le Monde des Livres

Publié le 17 juin 2010 à 11h15, modifié le 01 juillet 2010 à 17h19

Temps de Lecture 6 min.

On parle de "rastignacs", de "don juans" ou de "casanovas", mais c'est sans trop y penser : l'antonomase est l'hommage équivoque de la postérité. Certes pareille gloire, que son oeuvre la plus célèbre, apologétique en diable, a programmée, eût ravi Jacques Casanova de Seingalt. Seulement Rastignac est un personnage, don Juan un mythe. Casanova, par-dessus tout cela, est encore ceci : un écrivain. Comme Sade. Mais tandis que ce dernier n'est pas sadique ni même, sans doute, sadien, le Vénitien a incontestablement été le premier des "casanovas". Cette coïncidence a masqué l'essentiel, c'est-à-dire les quatre mille pages d'*Histoire de ma vie* - dont sont extraits ces *Mémoires de Venise* (1) - jusqu'en l'an 1797. On peut trouver ennuyeux tous les séducteurs du monde, ceux qui en ont écrit et qui n'eurent pas son talent, ceux qui se sont contentés d'en jouir - ce qui est déjà très bien -, leur narcissisme monotone, leur autocomplaisance, leur indifférence à autrui. Tous, sauf un : mais c'est à condition de se donner la peine de le lire.

Encore faut-il pouvoir le lire. Cette possibilité a été fantastiquement différée : Casanova a commencé la rédaction d'*Histoire* durant l'été 1789, mais il a fallu attendre 1960 pour que paraisse la première édition intégrale en français, c'est-à-dire dans la langue choisie par l'auteur. Deux versions "expurgées" avaient paru auparavant, l'une en allemand (1822), l'autre en français (1836) ; et c'est cette année seulement qu'Antoine Gallimard peut annoncer son intention d'en donner, enfin, et dans "La Pléiade", une édition critique complète, à partir du manuscrit unique, acquis par la Bibliothèque nationale de France en février.

Pour beaucoup de commentateurs, la puissance de ce texte tient à ce qu'il n'est pas une fiction. D'où un affrontement entre ses admirateurs et ses détracteurs. Ces derniers le soupçonnèrent de mensonges. Or, s'il arrive à Casanova de mentir, ce n'est pas au chapitre de ses conquêtes, du moins quantitativement : le catalogue a été compté, pesé, et trouvé exact par de patients thuriféraires. D'ailleurs, rien d'exceptionnel, quantitativement, dans les conquêtes du Vénitien. Les casanovistes ont parlé de 122 aventures (mais l'intéressé, lui, s'est dépensé sans compter) : nous avons tous connu sinon mieux, du moins plus. Au reste, le moi de Casanova n'est ni plus ni moins intéressant qu'un autre, et j'avoue que la question de savoir si les choses se sont passées telles qu'il les décrit m'indiffère passablement. Venons-en donc à l'essentiel, qui est l'écriture et le "je" qui la porte.

Sur ce point, Casanova a beau prendre ses distances avec Rousseau, il a beau affirmer avoir renoncé au titre de confessions en raison de son hostilité au récit des tribulations du Genevois,

il n'en est pas moins, profondément, l'héritier de Rousseau. N'écrit-il pas comme lui à hauteur d'homme ? N'a-t-il pas, comme lui, formé l'entreprise de peindre un individu dans toute la vérité de sa nature ? Il est vrai que la nature de Giacomo Girolamo n'est pas celle de Jean-Jacques : *"J'ai aimé les mets au haut goût : le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, l'olla-podrida, la morue de Terre-Neuve bien gluante, le gibier au fumet qui confine, et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui les habitent commencent à se rendre visibles. Pour ce qui regarde les femmes, j'ai toujours trouvé que celle que j'aimais sentait bon, et plus sa transpiration était forte plus elle me semblait suave."*

Pas de cerises ni de laitages frais au menu, donc, mais des associations d'idées qui ne sont pas des plus délicates, et l'on attend avec sérénité le lecteur vertueux qui dénoncera le rapprochement de la femme, du gibier, de la morue et des fromages (il commença de leur consacrer un dictionnaire, puis renonça *"à cette entreprise au-dessus de mes forces, écrit-il, de même que Jean-Jacques trouva au-dessus des siennes celui de la botanique"*). Casanova ajoute aussitôt : *"Quel goût dépravé ! Quelle honte de se le reconnaître, et de ne pas en rougir ! Ce critique m'excite à rire. En grâce de mes gros goûts, je suis assez effronté pour me croire plus heureux qu'un autre, d'abord que je me trouve convaincu que mes goûts me rendent susceptible de plus de plaisir."* Ajoutons que nul homme n'est plus centrifuge que lui, sinon Denis Diderot : cela fait d'*Histoire de ma vie* un livre savoureux, curieux, infiniment sensible aux singularités de toute aventure.

Car cette *Histoire* n'est pas un tableau de chasse. Et s'il est vrai que Casanova a mis la main au livret de *Don Giovanni*, il semble que ce roturier se soit intéressé au personnage de Leporello, et non à la fameuse liste des *mil e tre*. Un catalogue suppose une classification, une réduction de la diversité du sensible à la règle du même. Voilà bien une pratique étrangère à notre homme : la Femme n'existe pas pour lui. Chaque fois, il se dit amoureux : il faut ou bien le croire, ou bien lui opposer une autre conception de l'amour.

Léautaud prétendait que l'un des charmes de Barrès tenait à son emploi du démonstratif à la place de l'article (*"Nous arrivions sur ce flanc de la butte Montmartre qui domine la banlieue"*) ; chez Casanova, tout obéit à une semblable règle d'eccécité : cette aventure-ci, puis celle-là, puis encore une autre. Voici par exemple Lucie : *"Blanche de peau, noire d'yeux, et de cheveux, échevelée, et couverte de sa seule chemise et d'un jupon lacé de travers, qui laissait voir nue la moitié de sa jambe elle me regardait d'un air libre et serein comme si j'avais été sa vieille connaissance."* Mais ce peut être aussi bien un sénateur qu'il sauve d'une apoplexie, puis qu'il berne sans l'ombre d'un sentiment de culpabilité.

Nous voilà donc aux antipodes de la figure de don Juan, qui ne mange ni ne boit, qui s'intéresse moins aux êtres qu'aux essences, moins à la possession qu'à la transgression, et qui croira toujours que 2 et 2 sont 4. Casanova, lui, ne somme jamais, car il a le sens et le goût du détail, sans l'ennuyeux souci d'exhaustivité des réalistes laborieux. Il excelle à rendre les tours et détours d'une intrigue : le récit, assujetti au désir, est mouvant comme lui, et c'est en quoi il participe du grand style des Lumières. Né dans la ville des masques, il décrit le carnaval du monde, la grande pantomime des honnêtes gens, et des autres.

Ce n'est pas réduire Casanova au statut de romancier qu'il n'est ni ne prétend être que de dire qu'il est tout entier dans sa phrase : nerveuse, claire, alerte. S'il choisit le français, c'est que cette langue est celle de l'Europe qu'il parcourt en tous sens. Il ne se met d'ailleurs à conter sa vie que lorsqu'il ne peut plus faire autre chose, isolé, appauvri : *"Me rappelant les plaisirs que j'eus je me les renouvelle et je ris des peines que j'ai endurées, et que je ne sens plus. Membre*

de l'univers, je parle à l'air, et je me figure de rendre compte de ma gestion, comme un maître d'hôtel le rend à son seigneur avant de disparaître." Casanova déteste la mort, ce qui n'est pas aussi répandu qu'on pourrait le croire. Et s'il écrit, comme Proust, dans un après, il n'est question pour lui ni de temps perdu ni de temps retrouvé. L'écriture n'est pas affaire de sublimation, de compensation ou de distillation : *"Digne ou indigne, ma vie est ma matière, ma matière est ma vie."*

En 1798, Venise perd cette indépendance dont elle jouissait depuis 800 ans. Casanova est mort un an auparavant, cloué dans un château au fin fond de la Bohême. Mais lisez donc son *Histoire* : il bouge encore.

Stéphane Audeguy est romancier. Dernier ouvrage paru : "L'Enfant du carnaval" (Gallimard, "L'Un et l'Autre", 2009).

(1) Les extraits réunis dans cette édition sont tirés de l'"édition Laforgue" (Garnier, 1880), qui partait du manuscrit des Mémoires récemment acquis par la Bibliothèque nationale de France.